



## Trương Quang Đệ



Pendant la grande pause d'un matin ensoleillé, entre deux séances de cours, je me promenais dans le jardin à la française de la Faculté des Sciences de Hué. Ce lieu avait appartenu naguère à une vieille institution catholique appelée *La Providence*. Pour des raisons très simples que je vais évoquer, ce mot et son sens quelque peu religieux et obsolètes ne me parurent nullement surannés. Je goûtais même avec extase une trêve délicieuse car, ce matin-là, tout concourait à me faire vivre, de façon réellement providentielle, un bonheur profond.

Il faisait donc très beau. Un vent frais et léger caressait les conifères nains et les arbres à fleurs du jardin et je marchais paresseusement le long des allées bordées de gazon, me remémorant ce qui venait de se passer dans ma classe et qui me donnait maintenant le sentiment profond d'avoir atteint un résultat important que je comparais à une sorte de travail de sculpteur. J'étais en effet parvenu à élaborer, avec mes étudiants de langue française, des formes d'expression justes et élégantes, et cela me semblait une performance d'ordre artistique méritoire. La comparaison que je faisais avec la sculpture ne visait donc qu'à mettre en correspondance le traitement de matériaux divers (marbre/mots) selon des techniques différentes certes, mais se rejoignant dans la finalité esthétique de l'acte créateur.

Il s'était agi, pour nous, d'un travail délicat de réécriture dans le domaine de la traduction d'une langue vers une autre. J'avais donné à mes étudiants une nouvelle écrite en vietnamien dans un style assez original et leur avais demandé de traduire ce texte en français en essayant de rendre le plus exactement possible l'atmosphère du texte vietnamien. Ils avaient travaillé en quatre groupes et, à l'issue du temps alloué, j'avais recueilli quatre traductions différentes.

Procédant collectivement et successivement à une lecture critique des quatre textes proposés, je remarquai que la participation des étudiants était active et fructueuse et qu'ils se montrèrent même réellement heureux, au terme de l'exercice, de constater la qualité indiscutable de leur travail. Une sorte de miracle s'était en effet produit car les quatre textes relus et corrigés étaient devenus, en français, autant de productions originales simplifiées, toutes parfaitement cohérentes et justes en dépit de leurs

différences formelles. On s'était en effet borné, au cours de la phase de relecture, à rayer des expressions gauches ou inutiles, ainsi que quelques termes inadéquats ici et là, et on avait aussi procédé à des modifications dans l'ordre de mots et des propositions en certains endroits.

Les quatre textes revus et corrigés avaient peu à peu émergé, comme par enchantement, de leurs formes premières, et le résultat avait littéralement enchanté le maître et les élèves. Très enthousiaste, j'avais conclu nos observations en déclarant, en une formulation presque mathématique : « Comme vous le voyez très concrètement, corriger ce n'est rien d'autre que simplifier et ranger d'une autre façon. C'est là un grand enseignement à tirer de ce que nous avons fait ensemble ce matin ». A bien réfléchir, un tel miracle comme tous les événements magiques, est un phénomène aussi rare que l'apparition de la vie sur la terre.

C'est cela qui trottait dans mes pensées au cours de cette promenade matinale où je me pris à ressasser machinalement les efforts considérables que j'avais consentis dans le passé, pour permettre au professeur que j'étais devenu, de recueillir un jour de tels fruits. Je me rappelai ma rage d'étudier tout au long de ma jeunesse, en dépit de l'absurdité de la vie intellectuelle et matérielle de l'époque. J'avais appris les langues étrangères - pendant mes « descentes à la campagne pour vivre auprès du peuple » - avec des documents didactiques de fortune du type "Assimil", « L'anglais vivant », « Tell us another », « French without toil » etc., produits commerciaux d'occasion découverts un peu au hasard de mes visites chez les bouquinistes de Hanoï, juste après les accords de Genève en 1954.

J'étais donc devenu, malgré cela, un enseignant que j'estimais solide et j'en arrivais même à me comparer plaisamment à une voiture tout terrain, un « command-car » soviétique ou un Land-rover britannique, prêt à progresser sur les chemins les plus difficiles. J'avais fait confiance à mon propre moteur, à ma mémoire et à mes facultés cognitives pour avancer en distinguant toujours le vrai du faux. Le bonheur, visiblement, me rendait excessivement enthousiaste. Tout, dans ma tête, devenait aussi beau que le jardin où je me promenais.

Mes convictions politiques, éthiques et scientifiques étaient toutefois restées univoques, cohérentes et inébranlables malgré tous les bouleversements de l'Histoire, et j'avais même eu le privilège de pouvoir porter secours à mes collègues et amis dans des situations délicates et quelquefois périlleuses. Survivant au fanatisme et au culte de personnalité - ces maladies contagieuses des peuples peu instruits - j'étais parvenu à rester toujours moi-même en dépit des changements de modes de vie et de pensée. Ces réflexions jubilatoires accompagnèrent ainsi le bref instant de bonheur que je vécus

ce matin-là comme la récompense de toute une vie d'efforts.

Je poursuivis donc ma déambulation heureuse et j'en garde aujourd'hui le sentiment profond que mon chemin de Damas à moi est sans doute passé, ce matin-là, par le paisible et lumineux Jardin de « La Providence ».

